

CHAPITRE IX

HANNAH

Au beau milieu de la bibliothèque trônait un grand poêle encore tiède. Tomek y jeta quelques bûches, puis il s'installa confortablement à une petite table éclairée par une lampe à huile. L'enveloppe était épaisse, en effet, il l'ouvrit avec soin et en tira une dizaine de feuilles pliées en quatre. Le papier exhalait un léger parfum de violette. Ce sont les gens du village qui le lui ont donné, songea Tomek, et il commença sa lecture.

Cher épicier,

Pardonnez-moi de vous nommer comme cela mais j'ignore votre nom. Je sais seulement qu'il commence par un T, à cause de vos mouchoirs brodés. Moi, je m'appelle Hannah, je ne vous l'avais pas dit le jour du sucre d'orge. Ce matin j'ai lu pour vous dans le grand livre des Mille et Une Nuits un passage où il est question de crocodiles.

Et vous avez bougé un peu il me semble. J'ai cru un instant avoir trouvé les Mots qui Réveillent, j'étais heureuse et j'ai tout essayé : la tête du crocodile, les dents du crocodile, l'estomac du crocodile... Mais cela n'a servi à rien. Vous dormez toujours. J'ai vu votre gourde dans l'armoire. Est-ce que comme moi vous cherchez l'eau de la rivière Qjar ? Ce serait bien agréable d'y aller ensemble. Je n'aime guère voyager toute seule car il y a beaucoup de dangers en route, je m'en suis aperçue. Et pourtant je dois continuer. Je ne peux pas attendre votre réveil. M. Eztergom m'a parlé d'une personne qui a dormi plus de six ans, alors... Je dois continuer parce qu'il me faut absolument un peu de cette eau. Quelques gouttes suffiraient, car c'est pour un oiseau. Un oiseau si petit qu'il tient dans la paume de la main. Je lui mettrai une seule goutte dans son bec et cela sera assez, je pense... Vous devez être bien surpris et c'est normal puisque vous ne connaissez pas mon histoire. La voici donc. Vous serez le premier à qui je la raconte.

Mon père était déjà âgé quand je suis venue au monde et ma naissance l'a rendu fou de bonheur. Il a eu encore quatre fils après moi, mais il s'en est à peine aperçu, je le crains. J'étais la prunelle de ses yeux, sa princesse, sa vie. Rien n'était trop beau pour moi. Il me fallait les étoffes les plus précieuses, les bijoux les plus rares. Ma mère lui en faisait le reproche, mais il ne l'écoutait pas. Nous habitons une ville du Nord dont le nom ne vous dira rien. A moins que vous ne vous intéressiez aux oiseaux, car c'est là que se tient une semaine par an au printemps le plus grand de tous les marchés aux oiseaux. On y trouve des espèces du monde entier et les gens y viennent de très loin. Mon père m'y conduisait chaque année en me tenant dans ses bras de peur de me perdre. Et chaque année il me posait la même question :

« Quel oiseau veux-tu, Hannah ? Lequel te ferait plaisir ? »

Je choisissais celui qui me plaisait le plus, à cause de sa couleur, ou de son chant, ou des deux à la fois, et mon père l'achetait sans jamais regarder au prix. Je le mettais dans ma grande cage avec les autres. Les oiseaux étaient mon plus grand plaisir. L'année de mes six ans, mon père m'a emmenée au marché comme d'habitude : « Quel oiseau veux-tu, Hannah ? Lequel te ferait plaisir ? »

J'ai désigné une petite passerine aux couleurs magnifiques. Mais le marchand en demandait un prix considérable, et comme mon père s'en étonnait, il a dit que cette perruche était en réalité une princesse qui avait vécu il y a plus de mille ans et qu'un sortilège l'avait transformée en oiseau. Voilà pourquoi il ne la céderait pas pour un sou de moins.

N'importe qui dans cette situation aurait compris que cet homme était un escroc. Mais mon père a juste dit au marchand de réserver la passerine, qu'il reviendrait bientôt. En moins d'une semaine il a vendu tous ses biens : ses bêtes, sa maison, ses terres, ses meubles, jusqu'à ses draps. Malgré cela, il manquait encore presque la moitié de la somme demandée. Alors il a emprunté l'argent à un usurier. Nous sommes revenus auprès du marchand et nous avons acheté l'oiseau. Ma mère nous a quittés dès le lendemain en emmenant mes frères avec elle. Nous ne les avons jamais revus. Ils ont emporté avec eux tout ce qu'il y avait dans la maison, même les oiseaux. Ils n'ont laissé que la petite passerine. Nous nous sommes installés dans une cabane. Mon père s'est loué comme homme-cheval : il tirait les voitures à bras dans les rues de la ville. Ces rues sont très en pente et il s'est affaibli très vite, à cause de son âge. L'argent qu'il gagnait suffisait à peine à nous faire vivre. Il continuait pourtant à m'emmener chaque année au marché aux oiseaux et à poser la question de toujours : « Quel oiseau veux-tu, Hannah ? Lequel te ferait plaisir ? » Comme nous étions trop pauvres pour acheter même un moineau, je disais que je n'en voulais pas, que j'étais heureuse avec ma passerine. Il est mort d'épuisement au bout de trois ans. Mais je ne crois pas qu'il ait regretté une seule seconde ce qu'il avait fait. Il était fou, bien sûr, mais d'une folie très douce et très tranquille. Il était devenu fou de bonheur le jour de ma naissance et il l'était resté, voilà la vérité. Le reste ne comptait pas pour lui. J'ai été recueillie par des parents lointains qui ont

été très bons avec moi et j'ai vécu chez eux jusqu'à aujourd'hui. De ma vie passée, il ne me reste plus rien, sauf la petite passerine. Je la regarde et j'entends mon père me demander : « Quel oiseau veux-tu, Hannah ? Lequel te ferait plaisir ? »

Et voici qu'un matin du mois dernier, en me levant, je l'ai trouvée en bas de son perchoir, grelottante de fièvre. Je l'ai réchauffée, caressée, grondée aussi parce qu'elle ne pouvait pas me laisser toute seule. Je n'avais jamais cru, bien sûr, ce que le marchand avait dit. Mais comme ma passerine ne changeait pas du tout au fil des années, j'avais fini par penser que cela durerait peut-être mille ans. Or, voilà que ses couleurs devenaient plus ternes, voilà qu'elle chantait moins souvent. Voilà qu'elle devenait... vieille.

Je ne veux pas que cet oiseau meure. Je ne veux pas ! Un jour un conteur est passé dans notre ville et je suis allée l'écouter sur la place. Il a parlé de la rivière Qjar qui coule à l'envers et dont l'eau empêche de mourir. Il a expliqué que cette rivière était peut-être inaccessible mais qu'elle existait vraiment, quelque part dans le Sud. Les gens prétendaient le contraire, parce que cela leur donnait une bonne excuse pour ne pas la chercher. Ils manquaient tout simplement de courage et voilà. Bref, il a dit exactement ce qu'il fallait pour me convaincre de partir !

J'ai quitté notre maison au tout début de l'été, une nuit. J'ai réveillé ma petite soeur qui a six ans (c'est la fille de mes parents adoptifs mais je l'appelle ma petite soeur parce que je l'aime bien). Je lui ai dit que je partais pour quelque temps, qu'elle prenne bien soin de ma passerine, qu'elle embrasse tout le monde de ma part, que je reviendrais bientôt. Puis j'ai pris quelques vêtements, mes économies, et je me suis enfuie par la fenêtre de ma chambre.

Avant d'entrer par hasard dans votre épicerie, j'ai eu bien des aventures incroyables. Je vous les raconterai peut-être un jour. Avez-vous aussi traversé cette horrible forêt aux ours ? En tout cas vous êtes passé comme moi dans la prairie et vous avez respiré ces fleurs qu'on appelle Voiles puisque vous êtes là à dormir tranquillement tandis que je vous écris. Que nous reste-t-il encore à vivre avant d'atteindre la rivière Qjar ? Quels périls nous guettent ? Tout cela pour mettre un jour, peut-être, une goutte d'eau dans le bec d'un oiseau... Qui peut comprendre cela ? Vous ?

Dieu sait où je serai quand vous lirez cette lettre. Je la remets à M. Eztergom car je crains que quelqu'un ne la prenne si je la laisse sur votre table de nuit. Je n'aurais sans doute pas dû vous livrer mon secret, je vous connais si peu. Et pourtant je ne le regrette pas. J'ai confiance en vous et je repartirai le coeur plus léger demain matin. On se reverra peut-être, et cette fois vous serez plus bavard, j'espère !

Hannah.

Post-scriptum : Qu'avez-vous donc dans ce petit sac autour de votre cou ?

Tomek, entre le rire et les larmes, sortit la pièce de sa pochette et la serra dans sa main.

— C'est une pièce d'un sou, répondit-il, je te la rendrai bientôt.

CHAPITRE X PÉPIGOM

Le jour s'était à peine levé qu'Eztergom vint chercher Tomek.

— J'ai pensé que vous ne dormiez pas, c'est pourquoi je suis venu si tôt.

Ils prirent d'abord un copieux petit déjeuner puis se rendirent à la parfumerie. Tomek n'aurait jamais imaginé qu'elle fût aussi grande. Elle employait au moins trois cents personnes, presque toute la population du village, et se composait de plusieurs bâtiments. Dans le premier, on stockait les fleurs séchées que les cueilleurs avaient récoltées l'été précédent. Elles avaient conservé tout leur éclat et c'était un émerveillement de marcher entre les cuves multicolores. Dans un autre bâtiment, on broyait, on pilait, on écrasait. Chacun mettait beaucoup de coeur à l'ouvrage, semblait-il, et on chantait pour se donner plus d'entrain encore. Le troisième bâtiment était consacré à la distillation. Les ouvriers et les ouvrières y portaient des tabliers blancs de chimistes.

— Et maintenant, annonça enfin Eztergom avec fierté, je vous invite à pénétrer là où peu de personnes ont accès. C'est notre laboratoire secret. On y fabrique des parfums uniques au monde. Entrez, je vous prie.

Ils furent accueillis par une toute jeune fille rondelette et souriante, dont le nez et les joues étaient constellés de taches de rousseur. Eztergom la présenta en ces termes :

— Monsieur Tomek, vous avez devant vous Melle Pépigom. Malgré sa jeunesse, elle est une des sommités de cette parfumerie, car de nous tous elle possède le meilleur nez. C'est une qualité qui s'altère avec l'âge et

il est rare qu'on puisse exercer cette fonction au-delà de quarante ans. Mais Pépigom est particulièrement jeune et brillante. Quel âge avez-vous, mademoiselle ?

— J'ai quatorze ans et trois mois, répondit la jeune fille avec assurance.

Il sembla à Tomek que quatorze ans, ce n'était pas si jeune que cela, mais puisque Eztergom le disait...

— Mademoiselle Pépigom, reprit le vieillard, vous serait-il possible de révéler à notre ami quelques-unes des dernières trouvailles de votre équipe ?

— Avec plaisir, monsieur Eztergom, je suis très honorée.

— Alors je vous le confie. Et je vous laisse car je dois aller préparer mon discours pour la grande fête de cet après-midi.

Pépigom entraîna Tomek dans une pièce voisine où des centaines de flacons de verre étaient alignées sur des étagères. Elle en saisit un et retira le bouchon :

— Respirez, monsieur Tomek, et dites-moi ce que cela sent.

Tomek identifia un agréable parfum de citron.

— Parfaitement. Et celui-ci ?

Tomek dut s'y reprendre à deux fois pour reconnaître l'odeur de la mousse dans les sous-bois.

— Très bien, monsieur Tomek. Vous avez un nez remarquable. Mais sachez qu'à force de recherches, de tâtonnements et de mélanges divers, nous parvenons à obtenir des parfums très particuliers, très subtils. Voyons si vous saurez les reconnaître.

Malgré ses quatorze ans, Pépigom arrivait à peine à l'épaule de Tomek. Elle sentait bon la verveine fraîche et, comme tous ceux du village, elle rayonnait de rondeur et de gentillesse. Tomek respira profondément le flacon qu'elle lui tendait, mais cette fois cela ne lui disait rien, vraiment rien. Il eut même l'impression que ce flacon-là ne sentait rien du tout. Au lieu de se concentrer, il se laissa distraire et se mit à rêvasser. Il se revit au bord d'un étang. C'était autrefois, du temps de ses parents. Ils avaient mangé là, mais la pluie les avait chassés. Pourquoi repensait-il à cela maintenant ?

— Alors ? interrogea Pépigom, souriante.

— Je ne sais pas, avoua Tomek en essayant de s'arracher à sa rêverie. Je ne sens... rien.

— Vraiment ? Et vous pensiez peut-être à tout autre chose au lieu d'y réfléchir ?

— Oui, c'est exactement cela ! reconnut Tomek, surpris. Je vous prie de m'excuser.

— Et pouvez-vous me dire à quoi vous pensiez justement ? Est-ce que ce n'était pas à un étang ? Et à des gouttes de pluie ?

Tomek, interloqué, fut incapable de répondre. Est-ce que cette jeune fille savait lire dans ses pensées ?

Pépigom éclata de rire en le voyant aussi abasourdi.

— Ce parfum s'appelle : *Premières gouttes de pluie sur l'étang*.

— Ah bon, fit seulement Tomek. Ce... c'est... étonnant. Vraiment.

— Essayez donc celui-ci et dites-moi, proposa Pépigom en lui tendant un autre flacon.

Il ne fallut pas plus de quelques secondes à Tomek pour trouver, mais c'était si bête qu'il hésitait à le dire :

— Un... une colline... des musiciens... beaucoup de monde... des chants...

— Bravo ! s'exclama Pépigom. Mais quelque chose vous échappe encore. Sentez mieux.

Tomek renifla plusieurs fois et la musique s'accéléra en un rythme endiablé, on dansait de tous côtés, on lançait des vivats. Oui, c'était cela : un mariage ! Et les mariés, assis sur un banc au milieu de leurs amis, c'étaient eux, Tomek et Pépigom, se tenant par le bras et s'embrassant sous une pluie de pétales de fleurs !

— Un... mariage ? bredouilla Tomek en rougissant.

— Bravo encore ! Décidément, vous allez bientôt prendre ma place ! Ce parfum s'appelle *Mariage sur la colline*. Voulez-vous continuer ?

— Volontiers, répondit Tomek qui commençait à trouver ce jeu fascinant.

Il respira donc successivement les parfums que voici : Naissance d'un agneau dans la paille fraîche. Départ en voyage à l'aube. Lecture d'une lettre écrite par une personne aimée. Fabrication d'une pyramide de bâtonnets sur la table de la cuisine alors qu'il neige dehors... Et bien d'autres encore...

— Mais dites-moi, demanda-t-il enfin, vous ne fabriquez que des odeurs agréables ?

— Oh oui, bien sûr, répondit Pépigom. La vie est trop courte, monsieur Tomek, pour qu'on la gaspille à de mauvaises choses.

— Bien sûr, approuva le garçon, et il était tout à fait de cet avis.

À midi, il déjeuna en compagnie d'Eztergom.

Cette fois-ci il y eut des beignets tout aussi appétissants que les crêpes. Pas étonnant que les petits parfumeurs soient si ronds, se dit Tomek, ils ne mangent que des bonnes choses.

Une fois qu'ils eurent avalé leur dessert, de délicieuses tartes à la myrtille, ils sortirent et là, Tomek crut rêver. Au moment précis où il apparaissait en haut de l'escalier de la cantine, un seul cri jaillit de la gorge des centaines de villageois rassemblés sur la place :

— Hourra !

Et une musique follement gaie éclata aussitôt après. Les petits joueurs de trompette soufflaient à s'en faire éclater les joues et les tambourinaires se déchaînaient. Un véritable carrosse attendait au bas de l'escalier, tiré par quatre poneys blancs en apparat avec leurs plumes et leurs pompons. Le toit du carrosse représentait un immense crocodile, et, « sous le ventre du crocodile », se tenait assis le jeune Atchigom en tenue de fête. On lui avait mis sur les épaules une tunique dorée et sur la tête un haut-de-forme qui lui donnait fière allure. Tomek prit place à ses côtés et le carrosse démarra. On traversa les rues du village sous les bravos et les clameurs.

Je ne mérite pas tout cela, pensait Tomek. Mais après tout, les gens avaient l'air si heureux de le fêter qu'il aurait eu mauvaise grâce à le refuser. À côté de lui, Atchigom s'en donnait à cœur joie. Il puisait à pleines mains dans un seau de confettis qu'il jetait en riant sur les spectateurs. Ils arrivèrent bientôt à l'Hôtel de Ville, où Eztergom les attendait sur le perron. Quand le carrosse fut à l'arrêt, le vieil homme leva les bras pour obtenir le silence et il prononça le discours suivant :

Chers amis,

Nous voici réunis une fois de plus pour célébrer la grande Fête du Réveil. Je devrais y être habitué car ce n'est pas la première, mais l'émotion me gagne à chaque fois. Après de nous M. Tomek a repris vie, après de nous il a connu sa seconde naissance. Qu'il soit donc désormais, comme tous ceux et toutes celles qui l'ont précédé, notre enfant. Je n'en dirai pas plus car je n'aime pas les longs discours, et vous non plus. Longue vie à M. Tomek! Longue vie à Atchigom qui l'a réveillé ! Et longue vie à vous tous, mes amis !

Là-dessus il tira de sa poche un grand mouchoir et se moucha bruyamment. Beaucoup de spectateurs en firent autant. Les femmes pleuraient presque toutes. Les hommes reniflaient. Seuls les enfants criaient joyeusement « longue vie ! » parce que pour eux tout cela n'était qu'un simple jeu. Pour clore la cérémonie, Eztergom remit à Tomek une médaille sur laquelle était gravé :

À MONSIEUR TOMEK,
DE LA PART DES PARFUMEURS

Il lui fallut dire un mot aussi, bien sûr, mais il était si ému qu'il ne put que bredouiller :

— Je... je vous remercie tous... je... je vous remercie du fond du coeur.

Et les applaudissements éclatèrent pour le tirer de son embarras.

L'après-midi se passa dans la plus grande liesse. À tous les coins de rue on se livrait à des jeux d'adresse ou de force : ici on soulevait des souches de bois, là on faisait tomber des pantins avec des balles de chiffon. Plus loin on faisait la course en sac ou bien on courait avec une cuillère de bois dans la bouche et un oeuf dedans. Et partout ce n'était que rire et bonne humeur.

Le soir, après un banquet à la cantine, il y eut un bal et le cidre coula à flots. Tomek dut danser jusqu'à épuisement avec toutes les filles du village. Dès qu'il en lâchait une à la fin de la danse, une autre bondissait dans ses bras. Et Pépigom était loin d'être la dernière... Vers minuit, il put enfin regagner sa chambre et il se laissa tomber tout habillé sur le lit car la tête lui tournait un peu. Mon Dieu, songea-t-il encore avant de s'endormir, quel étrange voyage je suis en train de faire ! Et comment pourrai-je raconter tout cela quand je serai de retour ?